

# HISTORIENS & GÉOGRAPHES

113<sup>e</sup> année - N° 457 - FÉVRIER 2022

Revue de l'Association des Professeurs d'Histoire et de Géographie - ISSN 00 46-757 X - Prix : 19 € TTC

## DOSSIER : LE GÉNOCIDE DES TUTSI RWANDAIS

L'APPEL DE L'APHG : ÉRIGEONS ENSEMBLE UN MUR CONTRE LA HAINE  
UN SIÈCLE D'HISTOIRE DU COMITÉ NATIONAL FRANÇAIS DE GÉOGRAPHIE  
GRANDS ENTRETIENS AVEC VINCENT DUCLERT ET SERGE BARCELLINI



## ON NE VOIT RIEN, ON VOIT TOUT. LES FILMS DE L'ECPA ET LE GÉNOCIDE DES TUTSI DU RWANDA, JUIN-JUILLET 1994<sup>1</sup>.

**Du 25 juin à la fin du mois de juillet 1994, une équipe de cinq opérateurs de l'Établissement cinématographique et photographique des armées a été envoyée au Rwanda pour couvrir l'opération Turquoise. Images et sons doivent mettre en valeur l'armée française « non belligérante » et les politiques qui l'ont envoyée sur le terrain comme « force d'interposition », selon le cahier des charges habituel.**

Le commandement, le ministre de la Défense, François Léotard, ainsi que la ministre de la Coopération Lucette Michaux-Chevry sont longuement filmés lors d'interviews ou de conférences de presse qui rendent hommage à l'action de la France, non sans dévoiler une incapacité certaine à démêler - à vouloir démêler ? - ce qui se passe sur le terrain, comme le reflète le descriptif des films dans le catalogue : « *L'opération Turquoise mise en place en juin 1994 permet un déploiement français au Rwanda ayant des objectifs humanitaires. Cette opération a pour but d'arrêter les massacres de la population civile et de permettre à l'aide humanitaire de travailler en toute sécurité. (...) Une zone humanitaire de sécurité est ensuite créée au Rwanda pour protéger efficacement les réfugiés. La découverte de charniers intensifie les travaux. La Bioforce (lire médecine de guerre) déploie également des équipes sur le terrain.* » [souligné par moi] « Humanitaire », « réfugiés », « massacres de population civile » : l'armée française se présente comme un Comité International bis de la Croix Rouge.

Près de trente ans plus tard, il est passionnant de saisir et l'incompréhension et le sentiment de chaos qui mènent dans un premier temps au silence sur le génocide des Tutsi puis à la documentation involontaire de la naissance des discours de négation. Et pourtant, sur de nombreuses images, dans les mots, dans les silences, le génocide est bien présent. Encore fallait-il le voir, et le nommer. Il suffit de subvertir les sources à l'aune des connaissances accumulées depuis lors, pour

retrouver le génocide : là où il est dit « milices » (celles dont on croit ou veut croire qu'il s'agit d'« infiltrés » du FPR<sup>2</sup>) on peut substituer « interahamwe » ; là où il est dit « guerre » : « génocide » ; là où il est dit « massacre » (sans précision) : « massacres de Tutsi ».

### Les attaques contre les corps, la mort

Ce sont surtout les rushes de Bisesero qui permettent de comprendre les attaques inouïes contre des civils, des femmes, des enfants. Si des militaires Français accompagnés de journalistes avaient découvert les lieux dès le 27 juin<sup>3</sup>, les massacres ne s'arrêteraient que le 30, faisant sans doute un millier de morts de plus, et combien de blessés ? Deux séquences ahurissantes tournées par Max Chanjou dans la nuit du 29 au 30 juin, puis le matin du 30, donnent un bon aperçu de la catastrophe qui s'est abattue sur ces hautes collines de l'ouest du Rwanda dominant le lac Kivu. Des hélicoptères ont amené médecins militaires, infirmiers, simples soldats qui viennent prêter main forte, tant est grand le nombre des blessés, par balles, par éclats de grenades, par machette. On assiste au triage classique de la médecine de guerre, les cas les plus graves transbordés par hélicoptères, les pansements de fortune pour les autres. Dans la nuit, les Français sont à peine éclairés. On pense que les attaques continuent, et les soignants sont prévenus : leur lampe frontale peut faire d'eux des cibles. Au 30 juin, pourtant, les tueurs sont plutôt en train de fuir, mais les Français n'ont pas identifié les coupables de telles violences. Les images d'enfants blessés, sur-

\* Annette Becker est professeure émérite d'histoire contemporaine à Paris-Nanterre.

<sup>1</sup> Un merci chaleureux à Laurent Veyssière, directeur de l'ECPAD, (alors ECPA) ainsi qu'à Chantal Alexis et Philippe Touron, remarquables connaisseurs du fonds de 36 heures de rushes, entièrement numérisé et ouvert à la consultation au Fort d'Ivry. François Robinet, en pionnier, a déjà noté l'importance de ces sources : « Les images militaires des opérations Amayllis et Turquoise : quelle valeur documentaire pour quelle écriture de l'histoire ? » dans Sébastien DENIS, Xavier SENÉE, *Images d'armées : un siècle de cinéma et de photographies militaires (1915-2015)*, CNRS Editions, 2015. Voir aussi Nathan RÉRA, *Rwanda, entre crise morale et malaise esthétique. Les médias, la photographie et le cinéma à l'épreuve du génocide des Tutsi (1994-2014)*, Dijon, Les Presses du réel, 2014.

<sup>2</sup> Le Front patriotique rwandais qui est dans les derniers jours de mettre fin au génocide.

<sup>3</sup> Je ne rentrerai pas ici dans le récit de la cécité française face à Bisesero, restée le symbole de LA faute, sinon davantage, face au génocide tout entier ; voir en particulier Patrick de SAINT-EXUPÉRY, *L'Inavouable*, Les Arènes, 2004, et les articles et bibliographie de ce dossier.

tout, sont aussi insoutenables que l'absence de cris de douleur, ce silence comme plombé... Tous et toutes sont très maigres et dévorent les stocks de biscuits vitaminés. Le sang le dispute à la saleté dans leurs haillons.

Exclamations des soignants devant ces « réfugiés » :

« - C'est un grave le petit là. (...) »

- Oh putain.

- A mettre en priorité.

- C'est quoi là ? Une balle qui l'a traversé, je ne sais pas comment il fait pour respirer il doit avoir le poumon dans un état.

- Les blessés on ira les mettre près d'un feu de camp parce qu'ils vont cailler.

- On l'avait pas vue elle.

- Oh putain c'est au moins deux jours. Tu balances de la bêta-dine. Ça colle, ça pue.

- C'est un grave le petit. En plus de l'éclat de grenade.

- La petite derrière le crâne c'est pas beau.

- Putain les tarés mais c'est pas possible elle est pas épaisse.

- Enfant suspicion de fracture bras gauche ;

- Qu'est-ce qu'il a au pied ?

- Il a une putain d'infection.

- Que les blessés, les bobos pas pour ici.

- On peut pas évacuer tout le monde ? Que des gamins, cela pèse pas lourd.

- Attention trois crâniens là. »<sup>4</sup>

Dans la matinée du 30 juin, trois soldats suivis par l'opérateur se livrent à une reconnaissance, « macabre randonnée ». En descendant la colline, ils découvrent des cadavres grisâtres gonflés, explosant de pourriture; là, un gros pieu est posé sous un homme, ici des cadavres de femmes, les vêtements éparpillés autour d'elles ou la jupe relevée sur des jambes désarticulées ; avant ou après la mort, le viol ? L'impression révoltante de cette nature si belle jonchée de morts est encore renforcée par le chant des oiseaux.<sup>5</sup>

« Tu vas là où ? Tu remontes ? J'en sais rien. »<sup>6</sup> Les soldats semblent tétanisés, ils ne sont pas capables de

comprendre ce qu'un survivant rencontré leur dit : avoir couru encore et encore devant les tueurs menés parfois par le bourgmestre de la commune. Ces Français qui voient ce genre de blessés et de cadavres pour la première fois ne peuvent rien déchiffrer. Devant ce Tutsi à la fois perdu et sûr de ce qu'il avance, c'est leur propre peur qui est visible, y compris quand ils s'esclaffent : ils ne connaissent ni le terrain ni ce genre de meurtres, ils croient avoir affaire à une guerre civile, leurs chefs renvoient les deux camps dos à dos quand ils n'accusent pas le FPR, c'est du moins le peu d'informations qui leur a été donné, ce que confirme le caméraman Max Chanjou deux ans plus tard : « Pour la mission Rwanda, aucune préparation, prévenus trois jours avant le départ. Nous savions que nous allions dans une zone à très haut risque. »<sup>7</sup> Et il ajoute : « Ce qui manque à ces images que nous ramenons, c'est les odeurs. Les odeurs c'est quelque chose d'atroce. On baignait dans une atmosphère de putréfaction généralisée. Odeur tellement forte, tellement tenace que cela pénétrait même les sacs de packaging, les habits propres sentaient la mort. Sur le terrain on ne s'en rendait pas compte car tout le monde était dans cette atmosphère-là, notre odorat s'était habitué à l'odeur. »<sup>8</sup>

Ce que l'on découvre aussi sur les quelques panoramiques des collines de Bisesero, c'est le fait qu'il n'y a aucun animal domestique, contrairement à l'image des campagnes auparavant : ni bovins, ni poules, ni chèvres : volées, consommées après avoir été « coupées » pour les vaches assimilées par les tueurs aux Tutsi en un mimétisme exterminateur. Images en revanche de maisons en ruines, béantes, sans toits; les tôles ont été emportées par les tueurs partis plus à l'ouest, vers le Zaïre, devenus réfugiés.

### Les camps de réfugiés et la naissance de la négation

Max Chanjou : « Ce brouhaha de la foule qui marche, cela fait un bruit extraordinaire, un espèce de grondement qui vient sans savoir ce que c'est et tout à coup une marée humaine qui nous déferle dessus, et ce sont des gens qui semblent avoir une détermination de marcher et marcher on ne sait pas où ils vont mais ils avancent, ils avancent. Ce qui fait le plus mal, c'est de voir ces enfants, ces milliers de gosses qui marchent avec cette même détermination... jusqu'à épuisement. »<sup>9</sup>

<sup>4</sup> Rushes intégraux de BISESERO, 1-94.9.019-03-008, 009, 010, 011, 012. Opérateur Max Chanjou.

<sup>5</sup> Annette BECKER, « Le paysage 'après-coup' du génocide perpétré contre les Tutsi du Rwanda » dans *L'immontrable, Guerres et violences extrêmes dans l'art et la littérature*, Créaphis, 2021.

<sup>6</sup> Rushes intégraux de BISESERO, *Ibid.*

<sup>7</sup> ECPAD, Interview du caméraman Max Chanjou, 96.9226-01-001. (Qui avoue par ailleurs que son trauma a été fort au retour du Rwanda.)

<sup>8</sup> *Ibid.*

<sup>9</sup> *Ibid.*

Ce que le cameraman décrit ici ce ne sont pas les réfugiés du génocide, mais bien la masse des familles hutu, tueurs et non tueurs réunis pour fuir et se réfugier auprès des Français devant l'avancée du FPR. Ils utilisent désormais leurs propres enfants comme boucliers humains; ceux des Tutsi avaient été les victimes par excellence des tueries. Car on peut paraphraser l'excellente définition du génocide due à Hitler : il faut que les Tutsi disparaissent de la terre.

Mais comment comprendre tout cela devant ces scènes de camps de réfugiés, si banales : tentes dont les alignements militaires sont vite dépassés par le surpeuplement, hommes, femmes et enfants à la recherche de bois, de nourriture, s'agglutinant autour de la caméra pour remercier les Français de « s'être interposés », comme répondant au discours officiel. Là, à même le camp, des restes humains ; une femme dit : « des tombes » ; un Français reprend : « un charnier ». Personne ne sait ou ne veut savoir de qui il s'agit. Les opérateurs cherchent des réfugiés parlant français pour ne pas passer par les traducteurs approximatifs. Leur longue rencontre avec une femme enceinte réfugiée de l'est du pays, passée par Kigali et Gitarama, son mari tué quelques semaines plus tôt, est passionnante. Il s'agit d'une militante Hutu Power, mais l'équipe s'en rend-elle compte ?

Q - Pourquoi avez-vous fui ?

R - Parce que le FPR avait attaqué notre région.

Q - Qu'est-ce qu'ils ont fait là-bas ?

R - J'étais dans une famille nombreuse, maintenant nous restons à trois, tous les autres sont morts. Il n'y avait pas de sécurité.

Q - C'est le FPR qui les a tués ?

R - Oui, ceux qui n'ont pas pu fuir bien avant qui sont restés sont morts. (...) L'arrivée des militaires français est un

grand soulagement. Ils vont aussi protéger notre camp, cela ne va plus se reproduire.

J'espère que le FPR ne va plus attaquer les camps de réfugiés parce que c'est là que les réfugiés sont les plus visibles par le FPR. La première fois ils avaient massacré des gens mais maintenant ils ont exagéré, toute personne qui n'a pas pu fuir a été massacrée.

Q - Pour quelle raison ?

R - Je pense qu'ils ont soif du sang. Je ne sais pas pourquoi ils massacrent beaucoup de gens. Ils disent que tous ceux qui n'ont pas adhéré au FPR doivent disparaître. Alors comme le FPR travaillait à l'extérieur, c'est dire que ceux qui étaient à l'intérieur et ne collaboraient pas avec eux étaient directement visés. Ils ont massacré surtout des Hutus parce que le FPR était considéré comme les troupes militaires de l'ennemi Tutsi. Les Hutu n'ont pas adhéré au FPR alors ils sont restés dans le pays, ce sont eux qui ont été le plus visés. »<sup>10</sup>

En un effet de miroir typique de tous les génocides (« c'étaient eux qui nous menaçaient et voulaient nous exterminer »), cette femme donne sa version des faits : des Tutsi, traîtres animalisés venus de l'étranger, ont trouvé dans les Tutsi de l'intérieur du pays des comparses cruels pour exterminer les Hutus. Conviction négationniste terrifiante des bourreaux qui se pensent eux-mêmes en victimes. Bientôt naitrait une thèse tout aussi négationniste mais plus crédible devant la mort de près d'un million de Tutsi, celle du « double génocide », les massacres ayant succédé aux massacres. Les images tournées par l'ECPA en ces jours de chaos de fin juin-début juillet permettent aussi de comprendre comment une telle légende a pu naître. Mais pas seulement.

---

**Résumé :** Les images tournées par le service cinématographique de l'armée pendant l'opération Turquoise visaient à montrer les Français en mission humanitaire au Rwanda. En observant les hors champs, en écoutant, on voit apparaître et le génocide des Tutsi et la naissance d'un discours négationniste.

---

<sup>10</sup> 94.9.019-03-04 séquence 24, camp de réfugiés de Kirambo.